L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 9 JUILLET 1894. 67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 9 JUILLET 1894.

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shér f, à son entrepôt, rue Ste Anne, entre Royale et Chartres—8 1/2 douzaines de souliers pour hommes, 15 1/2 douzaines de souliers pour dames.

Par E. Curtis & Co., au coin des rues Gasquet et Prieur—12 mulets et 12 chaises.

L'ATTENTE.

I

Tous les jours, dès midi, la femme s'en allait sur la côte, et jusqu'à ce que, la nuit venue, les flots ne fussent plus qu'une masse sombre effacée dans un obscur lointain, elle regardait la mer, devant elle, en une monotone fixité ;— et elle attendit afin quatre mois, avec des espoirs soudains alors que de l'horizon un point noir montait—avec des craintes quand la chose devinée disparaissait dans le vague—avec des défaillances atroces lorsque le flot, près d'elle, roulait quelque épave...

Ils étaient partis, un matin, dès l'aube —et le soir nul ne revint des trois compagnons, ni les jours suivants, ni jamais : l'un, garçon, sans famille, fut vite oublié ; l'autre écrivit que, jeté sur un roc, un navire l'avait recueilli, et il appelait à Marseille, où maintenant il était enrôlé, sa femme et ses deux petits ; le troisième était l'attendu vainement, tous les jours, sur la côte de Corse....

Non loin, le village dormait, avec ses maisons basses, son calme recueilli, immobile dans la lumière douce d'avril. Et la femme laissait couler les heures semblables, en une longue rêverie de vant la mer berceuse. D'abord, les premiers jours, elle alla vers la côte, très lente, avec, au fond de son âme, une angoisse formidable qui l'étreignait, une invincible tristesse où cependant se mêlait encore nul désespoir,—gardant la vague et instinctive espérance d'un retour possible. Seulement, une fois assise tout au bord de la mer, ayant à ses pieds le flot qui montait, elle pleurait doucement, sans colère, la chanson de cette mer murmurante lui mettant au cœur une mélancolie profonde.

Puis, après une huitaine écoulée, elle sentit une crainte folle qui naissait : l'idée de l'absence sans fin lui étreignit le cerveau, et à ce douleur silencieuse un désespoir violent succéda.

Alors elle attendit debout, dressée devant l'immensité, le regard loin, toutes ses facultés tendues vers cet horizon changeant, toutes ses pensées enfuies là-bas, elle avec elles, vers ce quelque chose de profond et de mystérieux que le ciel abaissé lui cachait.

Et, tout le jour, jusqu'à ce que la nuit autour d'elle eut fait toutes choses confuses, elle interrogeait le lointain, sans pleurs maintenant, mais avec des maléfictions, des fureurses à mesure que les jours s'écoulaient.

Puis, l'été vint, et ce fut, sur son front, le grand soleil de Corse qui tombait en nappes lourdes, épaisses, étouffantes. Elle ne bougea point encore, et son œil, toujours guettant la vaste étendue, se mit à darder une pitié presque mauvaise. Au bord des lèvres, par instants, une écume blanche apparaissait....

II

Ce soleil de Corse, cette éternelle contemplation des flots toujours pareils à dans leur cadre, jamais définie, ce ravage de la mer changeante, cette incessante fixité du regard vers un horizon implacablement fermé, cette tension des idées vers ce seul désir d'un retour découvert là-bas, très loin,—tout cela brisait son intelligence, ébranlait son front, confondait les pensées en un cauchemar trop faible et substituait à toutes une seule vision : celle de la mer maudite lui gardant l'homme aimé !

Sa bouche peu à peu se crispa, son regard devint violent, et les idées d'immobilisées sous l'incessante torture ; démesurément, ses yeux s'agrandirent, droit fixés, avec des lueurs fauves ; sa chevelure s'épandit sur son cou, tout autour, en larges flots noirs, et elle ne la releva point. Sa face s'amincit ; la maigreur de ses traits fut accentuée plus encore par le hâle du soleil, ses joues se ridèrent. Et elle parlait dans la voix un petit chevrotement triste d'enfant.

Elle ne sut plus rien, très-douce, très-calme quand on l'amenait au village, sans pensées aucunes, avec seulement des lambeaux de phrases bizarres, des cris plaintifs ou d'emportement soudains, lorsque, devant elle, on prononçait certaine noms d'autrefois,—semblant chercher, comme si quelque chose, dans sa pauvre cervelle, s'était brisé. Elle avait des étonnements soudains, des arrêts brusques, et sa main ridée passait sur son front, par instants, comme pour rassembler les souvenirs qui s'en étaient épars. Elle errait dans le village, un peu courbée, défendue par tous, très-bonne, et elle chantonnait de vieux airs de jadis avec sa voix tremblotante et cassée.

Mais, ensuite, elle allait vers la mer, —et là se folie devenait atroce. Très grande, elle demeurait, les mains ellebotées, son front haut relevé vers le ciel, face à l'immensité, et son œil, qui d'ordinaire sommeillait sans vie sous l'abaissement des paupières, se réveillait en des clartés rapides. Des heures entières, ainsi debout, elle hululait dans le vent, et lorsqu'elle croyait voir à l'horizon quelque chose apparaître, elle râlait des plaintes déchirantes, tantôt lugubre et effarée, en des mots vagues, des sons rauques, tantôt dans des emportements furieux, des malédictions implacables, une deux bras étendus oscillant dans l'air.

Puis, c'était, après ces clameurs violentes, une soudaine détente des nerfs ; —elle s'accroupissait sur ses talons, les genoux collés au sable, la tête enfre ses pauvres mains sèches, et elle sanglotait dans des hoquets énormes qui lui brisaient la poitrine.

Alors, on la relevait, la nuit venue,— et voici qu'elle redevenait douce sans souvenir de ses colères, oublieuse de la mer maudite, faible et timide ainsi qu'un petit enfant, et elle fredonnait encore les chansons autrefois apprises, sur un ton monotone de crécelle.

III

Or, il y avait de longs mois que l'homme avait disparu, et le soleil brûlant d'août, sur le front ridé de la femme, accentuait encore son désespoir farouche.

Un jour, plaintive, elle implorait en des appels pénibles, ses mains tendues, tremblantes, vers la mer, lorsque tout-à-coup le flot fit rouler, dans une vague, presque à ses pieds, un corps informe, la face déjà presque méconnaissable, au teint livide, aux traits effacés, quelque chose de lamentable et de hideux. La folle l'aperçut et, tout de suite, elle eut, dans un réveil de sa raison, la croyance que c'était l'attendu, le vainqueur espéré,—et voici qu'elle poussa dans l'air un cri de joie profonde ! Déjà, elle s'était élancée vers le cadavre et, agenouillée, elle le regardait maintenant, lui parlait très-bas, en des paroles très-douces, très-tendres.

Son regard avait apaisé ses lueurs mauvaises ; il était déjà redevenu très-terne.

Et elle se mit à creuser, dans le sable, un petit enfoncement, visible à peine, où elle marqua deux places—comme en un tombeau que son imagination rêvait ; tout autour, elle amassa quelques galets, comme pour le faire inviolable, et elle traîna le corps apporté par les vagues dans la tombe ainsi creusée.

Alors, sans rien revoir des choses qui l'entouraient, elle glissa sur ses genoux, s'étant courbée un peu, comme pour entrer à son tour dans le sépulcre, et elle se coucha à côté du cadavre. Son œil était vitré, et sa figure, très-calme, regardait le grand soleil. Enfin, doucement, elle courra son front vers celui qu'elle venait d'entendre, lui murmura tout près, sans voix, d'un petit chuchotement de lèvres, comme un mystérieux bonsoir,—et tandis que la mer mentait, grondante, couvrant tout de ses flots furieux, elle ferma les yeux pour l'éternel sommeil.....

RAOUL AUBRY.

Deux bonnes amies se rencontrent à l'hôtel des ventes :

—Que venez-vous faire ici ?

—Acheter une cage à serins.

—Tiens ! tiens ! je vous donne la mettre dans les meubles !

FEUILLETON.

Le Brick d'Ébène.

—PAR—

GEORGES PRADEL.

TROISIÈME PARTIE.

MÉA.

(Suite.)

Le cocher reçut des instructions précises. Il devait tourner au court, gagner le boulevard, couper la rue de la Paix, se représenter au grand trot dans la lasie de ruelles qui entourent le Palais-Royal.

Tout fut exécuté de point en point.

Sitôt dans la rue, le coupé fila comme une flèche.

Les agents ensuite sautaient dans leur fiacre et la chasse commençait.

—Comme cette voiture va vite,—observa bientôt la baronne.

Alexis s'était à diverses reprises penché à la portière, s'assurant également de la distance du fiacre, au moyen de la petite glace du fond.

—Nous sommes suivis..... — fit-elle d'une voix éteinte, on va m'arrêter !.... m'enfermer encore !.... avec des fous !.. Jusqu'à ma mort je serai donc torturée !....

—Oui—répliqua Alexis—nous sommes suivis....mais nous ne courrons aucun danger, je vous le jure....dès hier mes préoccupations étaient prises....C'est la raison pour laquelle il nous est impossible de demeurer plus longtemps à Paris.

—Comment vous remercier !....mon pauvre cher enfant !....vous témoigner ma reconnaissance !

Alexis lui coupa la parole :

—En me laissant agir.....Je resserra pour vous l'affection que l'on porte à une mère....Comptez sur mon dévouement....jusqu'à la mort.

—Ah ! Ne nous en avez vous pas déjà donné tant de preuves !...

Bientôt Alexis put baisser la glace de devant et donner l'ordre au cocher de prendre et de se maintenir à une raisonnable allure.

Le fiacre avait été semé dès avant d'entrer dans la rue de Valois.

—Maintenant,—fit Alexis à sa compagne de voyage,—rassurez-vous, calmez-vous....

Et, changeant son itinéraire, il ordonna :

—A la gare de Strasbourg !

Quelques instants plus tard, le cocher arrêtait son cheval tout fumant devant l'immense marquise et repartait aussitôt après, emportant un généreux pourboire.

Le train allait partir ; Alexis fit entrer Mme Cazères dans l'une des salles d'attente et s'occupa de prendre les billets.

Au guichet, il se retourna.... Quelqu'un lui adressait la parole.

Un voyageur quelconque lui disait simplement :

—Pardon, monsieur ! s'excusant d'une maladroite poussée.

Eh bien ! non !.... Ce n'était pas un voyageur quelconque.

Alexis le reconnaissait parfaitement, malgré la présence du collet relevé et du chapeau de voyage rabattu.

Ce n'était pas un voyageur quelconque, mais bien un des agents qui le filaient, lui et la baronne, quelques instants auparavant.

Dans la partie jouée en ce moment, il était battu d'une manche....., il se voyait forcé de le reconnaître.

Une fois reconnue l'inutilité de leurs efforts pour rejoindre le coupé, les agents avaient simplement arrêté la poursuite

Ils s'étaient partagé la tâche.

Se disant avec juste raison que les fugitifs allaient prendre le chemin de fer, l'un d'eux s'était rendu à la gare Saint-Lazare, un autre à la gare du Nord, un troisième à la gare de Strasbourg.

En chemin, ils téléphonaient à l'agence de faire surveiller les autres gares de Paris.

L'agent qui surveillait la gare de Strasbourg ne manquait pas cependant d'être fort ennuyé.

Dans sa poche, il possédait un double d'un mandait d'amener qu'il devait remettre à un commissaire de police, ou bien même à un simple gendarme.

Et voilà qu'il arrivait tout juste au départ du train, en dernière limite, n'ayant pas même le temps de rechercher le commissaire, de courir après un gendarme, vu que pendant ce temps ceux qu'il pourvuivait pouvaient parfaitement lui échapper.

Et, justement, deux premières Cologne,—avait dit Alexis.

Alors l'agent prenait également un billet pour Cologne, se faisant avec jeunesse, le raisonnement suivant :

—J'ai tout le temps, pendant la route, de faire jouer le télégraphe. Tout le monde descendant à la frontière, à Erquelines, je fais pincer ma bonne femme.... et je la cueille à volonté.

Une autre éventualité se présentait encore.

Alexis et Mme Cazères pouvaient descendre à l'Erquine pour déjeuner au buffet, auquel cas il avait tout le temps de trouver commissaire et gendarme et de faire exécuter l'arrestation de la baronne.

Une fois les billets pris, Alexis était revenu dans la salle d'attente.

Il hésitait !.... Il ne savait quel parti prendre.

Allait-il ramener la malheureuse pour chassée dans l'intérieur de Paris !....

Ferait-il mieux de filer droit sur une autre gare ?....

De toutes les façons,—il s'en rendait bien compte'—il serait toujours suivi et rejoint.

Non ! Il partirait ; pour Cologne d'abord, de là pour la Russie.

L'image de Renée, les mains jointes, implorant son secours, passait devant ses yeux.

A la grâce de Dieu !

Mme Cazères ne se doutait de rien.

Le souvenir de sa fille, ses angoisses à son sujet, ses constantes et aiguës préoccupations, l'absorbaient tout entière et la rendaient, pour la plupart du temps, indifférente à ce qui se passait autour d'elle.

"Monsieur les voyageurs, en voiture !"

La baronne se leva, passant sur la voie, en compagnie d'Alexis, et prit place dans un wagon de première.

Alexis, jetant autour de lui des regards circulaires, aperçut parfaitement l'agent en observation sur le quai.

Mais ce dernier manqua d'aplomb et d'audace.

Il n'est pas,—le mot employé par les Anglais est parfaitement euphonique et typique,—il n'est pas "plus" suffisant pour s'installer dans le compartiment d'Alexis.

Il prit place dans un wagon en tête du train.

Les portières claquèrent, le mécanicien demanda la vote d'un coup de sifflet strident et l'express se mit en marche, accélérant bientôt une vertigineuse vitesse.

A différentes reprises, Alexis mit la tête à la portière.

Et son yeux rencontrèrent aussitôt la tête de l'agent qui se tenait à tout instant en surveillance.

Que faire ?

Alexis se désespérait.

—Et je lui ai juré que tout péril était passé, qu'elle ne courrait aucun danger !....

Et alors les idées les plus folles traversaient son cerveau.

Il lui prenait l'envie de sortir du wagon, d'entrer dans celui où se trouvait le mouchard et de l'envoyer sur la voie.

Si bien qu'à Tergnier où l'on déjeune, le pauvre prince Livachoff en était arrivé à cet d'exaspération nerveuse qui détraque parfois les mieux organisés des cerveaux.

La baronne vint au-devant de ses préoccupations :

—Je me sens très souffrante,—lui dit-elle,—on tout au moins très fatiguée.... Voulez-vous être assez aimable pour déjeuner sans moi ?

Il préférait qu'il en fût ainsi, il serait libre pour agir.... Libre même pour tenter, en désespoir de cause, un dernier coup de force.

Au moment où Alexis mettait le pied sur le quai, il aperçut son agent avisant un gendarme, et avec une volubilité excessive engageant avec lui une conversation animée.

Passant à portée de voix, il entendit le gendarme déclinant sa compétence.

—Tout ce que je puis faire,—répétait le brave Pandore,—c'est de prêter main-forte à M. le commissaire de police.

Alexis se serait pâmé.

Mme Cazères était perdue ; elle allait être arrêtée sur l'heure.

Néanmoins il pénétra dans la grande salle du buffet, pour faire envoyer à la baronne le consommé qu'elle demandait.

Dans certaines circonstances de la vie, circonstances critiques, désespérées, alors que tout espoir est à jamais perdu, on est souvent surpris par un choc d'inspirations réellement providentielles.

Qui pourrait dire le sentiment qui s'emparait du cœur d'Alexis Livachoff, lorsque ses yeux rencontrèrent ceux d'un voyageur déjeunant avec une tranquillité parfaite à une table séparée.

Pourquoi une irrésistible sympathie s'établit elle dans la simple et magnétique courant résultant de l'échange de ces deux regards ?

Une hésitation, et tout était perdu. Alexis le comprit.

Reprenant son sang-froid au prix d'un violent effort sur lui-même, il marcha droit au voyageur.

Celui ci, un homme d'une cinquantaine d'années, vigoureux, solide, aux yeux vifs, alliait la force musculaire à une intelligence hors ligne à à une distinction souveraine.

Il était vêtu d'un immense cache-poussière en toile belge, recouvrant son costume de voyage.

Son repas était terminé ; depuis l'entrée du prince Alexis Livachoff dans la salle du buffet, il n'avait pas quitté celui-ci des yeux.

Alexis marcha donc droit à lui :

—Monsieur, — lui dit-il à mi-voix, après l'avoir courtoisement salué,—voulez-vous m'accorder un entretien de quelques secondes ?

Et il ajouta :

—Je ne sais, monsieur, si vous êtes Russes ou Français, mais vous êtes certainement l'un ou l'autre.... C'est ce qui me décide, dans le suprême péril où je me trouve, à m'adresser à vous.

L'inconnu s'était levé.

Sa physionomie avait prie une gravité extrême.

—Monsieur, — dit-il d'une voix très douce,—parlez, je suis Russe.

Alexis salua de la tête.

—Monsieur, je suis votre compatriote. L'inconnu salua également de la tête.

Alexis poursuivit :

—Je me nomme le prince Alexis Livachoff ;—à la suite d'une dénonciation calomnieuse et infâme, j'ai été condamné à mort, j'ai vu mes biens confisqués.... J'ai dû fuir pour échapper au dernier supplice, on tout au moins à la Sibérie..... Tout a profité à mon cousin germain, le comte Wladimir Palontine.....

—A quoi puis je vous être utile,—demanda simplement l'étranger.

—Voici : J'ai eu ce moment charge d'âme..... Je suis le seul être au monde qui protège la belle-mère de mon cousin Wladimir Palontine. Cette malheureuse femme a déjà été enfermée une fois comme folle, et elle a toujours joui de la plénitude de sa raison.... Aujourd'hui Palontine est intéressé à la faire enfermer de nouveau..... Des agents sont à sa poursuite..... Dans un instant, un commissaire de police arrivera ici et l'arrêtera, l'on sais où..... Une fois à nouveau enfermée dans une maison de fous, elle y mourra.... Pouvez-vous..... au nom de la chrétienne humanité, oui, pouvez vous m'aider ? Pouvez-vous la prendre sous votre protection.... affirmer que c'est l'une de vos parentes.... que vous répondez d'elle...

—Très bien !.... Je vois ce que c'est.... Et.... vous avez bien fait, mon cher compatriote, de vous adresser à moi....

—Ah ! que je vous rends grâces !....

—Voici ce que nous allons faire.... Où est cette dame ?

—En wagon.... Fort heureusement elle n'a pas voulu descendre, elle serait déjà arrêtée.....

—Où vous rendez-vous ?

—A Cologne....

—Est ce pressé, ce voyage ? Devez-vous arriver à Cologne à heure fixe ?....

—Non !.....

—Très bien ! Suivez-moi, alors.... Et vous vous rendrez à Cologne en faisant un long circuit par Bruxelles.

—Ainsi tout ce que vous voudrez, monsieur.

—Conduisez-moi au wagon où se trouve la baronne Cazères.

Les deux hommes sortirent de la salle tandis que l'étranger s'adressait à l'un des garçons et lui ordonnait :

—Mettez immédiatement deux autres couverts à ma table.

D'un pas précipité, tous deux marchaient au wagon où se trouvait la baronne Cazères.

A la vue de l'étranger, la malheureuse femme, déjà tant éprouvée, porta les deux mains à son cœur.

—Ne craignez rien, chère madame, s'empressa de lui dire Alexis—c'est au contraire un sauveur qui nous arrive, envoyé, on peut le dire, par la Providence.

La baronne interrogea Alexis du regard.

Ce fut l'étranger qui répondit :

—Baronne, vous avez bien une mantille quelconque pour vous abriter contre la fraîcheur des nuits ?

—Parfaitement, —répliqua-t-elle toute tremblante,—dans ma valise.

—Veuillez la mettre sur votre tête.... Dépêchez-vous.... Laissez la tomber sur les yeux.... Bien.... Méconnaissable.... Endossez mon manteau-poussière.... Un peu ample et un peu long, mais le déguisement est parfait.... Maintenant, descendez en wagon.... Ah ! je vous en fais toutes mes excuses, mais ce déplacement est indispensable.... Et vous allez, en outre, me permettre d'avoir l'honneur de vous inviter à déjeuner.....

Tout cela était dit avec précipitation, mais sur un ton d'indiscutable loyauté.

Dans sa nervense agitation, la baronne obéissait sans mot dire.

—Là !—fit encore l'inconnu, en faisant asseoir la baronne en face de lui et Alexis Livachoff de l'autre côté de la table.— Là !.... Et si la police se permet de s'occuper de nous, nous allons la bien recevoir.

Aussitôt il ajouta encore :

—Sartout, baronne, ne vous troubles pas.... Ne dites rien.... Ne prononces pas un mot.... Et tout ira bien.

Se tournant vers Alexis :

—Mon prince, une dernière question : Vous me jurez sur l'honneur, par la mémoire de votre mère que les choses se sont passées telles que vous venez de me le dire ?

Sans hésitation, Alexis étendit la main :

—Je le jure sur l'honneur, sur la mémoire de ma mère !

Dans son mouvement sa manchette s'était déplacée, laissant voir au poignet la longue cicatrice, rouge de la blessure.

—Qu'avez-vous donc là ?—demanda l'étranger.

—Un souvenir, celui d'un incendie dans lequel j'ai été assez profondément atteint.

L'inconnu n'eut pas le temps de pousser plus loin son interrogatoire.

—Ah !—fit-il, en n'ayant pas l'air de regarder du côté de la porte,—sortout, baronne, ne bouges pas, vous ne pouvez avoir aucune idée de ce qui se passe autour de nous.

Un commissaire de police, sortant le bonz de sa ceinture tricolore de sa poche, s'avançant, accompagné de l'agent et de deux gendarmes.

—N'ayez pas l'air même de les remarquer.. Vous, mon cher prince... pas un mot !.... Vous feriez tout manquer... Je réponds du succès.....

L'agent avait devancé la police et la gendarmerie, et s'adressait au commissaire :

—Je vous adjure de faire votre devoir, monsieur le commissaire.... Madame est la baronne Cazères.... Depuis plusieurs mois elle s'est échappée d'une maison de santé.

L'étranger, levant la main, l'arrêta net, d'un geste violent.

—Je vous ordonne de vous taire.

D'un mouvement bref, prompt, il avait sorti de sa poche une rosette d'officier de la Légion d'honneur et la piquait à sa boutonnière.

—Je vous défends de continuer,—répéta-t-il.—Fort heureusement madame ne comprend pas un mot de français, autrement, comme elle est très nerveuse, elle pourrait être effrayée par ce déplacement de forces, elle s'en trouverait très certainement malade, et en ce cas, je serais forcé de m'en plaindre à mon gouvernement, qui, à son tour, exigerait des réparations du gouvernement français....

—Mais, monsieur !.... —fit l'agent, élevant malgré lui le diapason de sa voix.

—Je vous ai dit de vous taire.... Je vous l'ordonne.... un mot de plus, et j'intime l'ordre à M. le commissaire de police de se servir des deux gendarmes qui sont là pour vous jeter à la porte.

S'adressant alors directement au commissaire :

—Je vous le répète, monsieur, cet me femme, elle voyage avec moi, voici ma carte, mon passeport.

Et, ces mots prononcés, l'étranger sortit de sa poche une portefeuille armorié, et prit une carte et un parchemin qu'il tendit au commissaire.

Celui-ci n'eut pas plutôt jeté les yeux sur la carte qu'il en montra très décontenancé et se confondit en excuses, ranger

—Bien ! bien !—répliqua l'étranger,—l'arrêtant également,—il y a mal à eu du, il y a erreur.... je ne donner une suite à cette très désobligeante méprise, mais vous me permettrez tout simplement de vous faire observer que vous feriez bien, dans votre propre intérêt, de ne pas prêter si légèrement main-forte à ces agences interlopes qui, si fréquemment, vous attirent sur les bras de déplorables affaires. Vous le savez mieux que moi.... la police en récolte assez par elle même.

Le commissaire, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, avait passé par toutes les nuances du spectre, c'est-à-dire que du pouceau le plus vif il était devenu d'un vert prononcé.

Cette exécution très nette, très carrée, ne faisait nullement l'affaire du Triocche qui, malcontentement, crut devoir le prendre de très haut.

—Mais, dites donc, monsieur le commissaire, vous ne voyez donc pas que ces rastiquenères-là vous montent le job !.. tout simplement.... En voilà une histoire !.... Ah ben ! par exemple.... Pour un peu, ils vous fourneraient dedans, et vous mettraient au clou !

L'étranger fronça le sourcil et un éclair flamba dans ses yeux énergiques.

—Faites-moi le plaisir de faire enlever ce grossier personnage, vous m'avez entendu.

Et comme l'autre répliquait encore avec un accent canaille :

—De quoi ! de quoi !.... Ça va-t-il continuer longtemps cette farce là.....

Le commissaire de police le saisit par le collet et d'une voix qu'enrouait une colère concentrée :

—Vous..... Dites ! au trot, et du train.... autrement vous ne vous coucherez certainement pas dans votre lit ce soir.... Vous m'avez compris, n'est-ce pas ?

—Mais ! commissaire.

—Il n'y a pas de : "Mais, commissaire," j'ai la stupidité de couper dans vos godans, et vous me faites commettre la plus absurdes des gaffes.... Une histoire qui pourrait me faire fendre en deux comme un navet !.... Je n'ai qu'un conseil à vous donner, mon gaçon, c'est de filer... et vite, et vite !.... Autrement je vous fait crocher la peau.... Et une fois que l'on vous tiendra, je vous colle mon billet qu'on ne nous lâchera plus.... Ah ! mais !.....

Le tenir là !.... sous la main, sa victime !.... Jouer avec elle comme un chat joue avec une souris !.....

Et va te promener !.... Etre traité comme un pied par un commissaire qui lui offre de le faire "crocher dans sa peau."

Vrai ! c'est guignant tout de même !

Qu'était bien se retirer, cependant, le commissaire ne l'avait pas à la baonne.

L'agent perdait d'ailleurs complètement la tête.

Voilà-t-il pas que "sa femme," ainsi qu'il s'exprimait, laissait partir l'express de Cologne !....

Ne demeurait-elle pas là, au buffet, en compagnie de l'homme qui l'avait amenée et de l'autre, ce Russe, qui venait de lui valoir ce joli monitoire de l'enragé commissaire de police !...

C'était à s'arracher les cheveux.

Il résolut de demander conseil.

Qu'irait il faire à Cologne ! C'était bien peine perdue !.....

Il en lâchait des jurons !..... Il en proférait des blasphèmes !.....

A ce satané commissaire de police, il lui aurait tout à la cou avec une de ces joies ! Mais non ! les gens en abolissent l'usage.

Les trois bonshommes, dont une femme, paraissaient absolument tranquilles.

Et l'agent, avec une indescriptible stupeur, les vit monter à l'arrivée de l'express de Bruxelles, dans un compartiment réservé.

Absolument ahuri, il n'eut que le temps le malheureux ! de se précipiter dans le wagon.. demandant par instants s'il n'était pas le jouet d'une hallucination.

A la douane de la frontière, ils ne prirent même pas la peine de descendre. Un employé se présenta respectueusement à la portière, et, redescendit du marchepied en saluant.

Si l'agent avait pu voir ce qui se passait à l'intérieur du wagon, il eût été bien plus surpris encore.

L'étranger, avec une courtoisie parfaite, avait installé la baronne dans le fond, riant et causant avec elle, et se moquant avec un très vif plaisir du bon tour qu'il venait de jouer au Triocche.

Et alors, se tournant vers Alexis, qui demandait à celui-ci de circonstancier détaile sur tout ce drame long et tourmenté dont nous avons entrepris la narration.

Le prince Livachoff ne se faisait nullement prier.

Il disait alors le naufrage voulu du *Brick d'Ebène !*.... L'appartition stupéfiante du fantôme désespéré attaché au pied du mât de misaine.

Et le miraculeux sauvetage de Renée, pâmée, expirante, ceinturée à l'épave qui l'avait contenue.

Il disait la folie si douce de la jeune femme..... et toutes les péripéties poignantes du lecteur.

A plusieurs reprises, son attentif auditeur revenait sur les événements qui s'étaient passés à Paris. Alexis Livachoff le plus malheureux des proscrits.

Et le jeune homme recontait minutieusement alors la découverte du portefeuille et des papiers compromettants qui avaient fait si bien admettre son absolue culpabilité.

—Et maintenant,—demandait l'étranger—qu'allez vous faire ?

Ce fut Mme Cazères qui répondit cette fois :

—Je prie M. Livachoff de me conduire le plus tôt possible à Ny-Slott. De là nous gagnerons Ny-Slott.... Je veux..... je veux ma fille ou j'entends partager son sort.... Les misérables qui se sont à nouveau emparés d'elle ne nous sauseraient pas plus loin que Ny-Slott.....

L'inconnu réfléchissait.

—Oui ! mais vous, mon cher prince, vous êtes sous le coup d'une accusation capitale.

Si Alexis hésitait encore, ses derniers soupçons ne devaient pas être de longue durée.

Et, après un léger silence, il livra le nom de son nouveau protecteur, le général comte de Thal.

Sur lui il avait même gardé la dépêche du général de Thal.

L'étranger retint sur ses lèvres un impercepible sourire.

—Je connais beaucoup le général Chermetief,—répondit-il à Alexis,—et dès que je serai de retour à Paris, sous très peu de jours, j'irai moi-même, également lui parler de votre affaire.

—Oh ! monsieur.... que de remerciements !

Dans toute sa gratitude, cependant, un point noir.

Pourquoi l'inconnu ne se faisait-il point connaître ?

Pourquoi ne l'avait-il pas prié de correctement le présenter à la baronne Cazères ?

Impossible, cependant, de lui demander son nom, du moment que, au moyen de cette inertie visible, il témoignait du désir de garder son incognito.

Avec toute franchise, Alexis montrait la dépêche du comte de Thal, et le conseil donné par celui-ci de se rendre au général Trémof, à Revel, en cas urgent.

—Le général Tremof est implacable, continuait Alexis.—Je sais ce qu'il fera immédiatement. Il me fera arrêter sur l'heure.

A différentes reprises, il avait sorti de sa poche une rosette d'officier de la Légion d'honneur et la piquait à sa boutonnière.

—Je vous défends de continuer,—répéta-t-il.—Fort heureusement madame ne comprend pas un mot de français, autrement, comme elle est très nerveuse, elle pourrait être effrayée par ce déplacement de forces, elle s'en trouverait très certainement malade, et en ce cas, je serais forcé de m'en plaindre à mon gouvernement, qui, à son tour, exigerait des réparations du gouvernement français....

—Mais, monsieur !.... —fit l'agent, élevant malgré lui le diapason de sa voix.

—Je vous ai dit de vous taire.... Je vous l'ordonne.... un mot de plus, et j'intime l'ordre à M. le commissaire de police de se servir des deux gendarmes qui sont là pour vous jeter à la porte.

S'adressant alors directement au commissaire :

—Je vous le répète, monsieur, cet me femme, elle voyage avec moi, voici ma carte, mon passeport.

Et, ces mots prononcés, l'étranger sortit de sa poche une portefeuille armorié, et prit une carte et un parchemin qu'il tendit au commissaire.

Celui-ci n'eut pas plutôt jeté les yeux

—Chère madame,—fit l'inconnu,—nous voici arrivés au terme de notre voyage.. Je vous le répète, je sais on ne peut plus heureux de m'être trouvé juste à point pour vous rendre ce service.

Avec effusion, Alexis le remerciait.

—Assez ! assez ! Vous me remercierez plus tard, lorsque toutes vos affaires seront mendées à bonnes fins.

S'adressant de nouveau à Mme Cazères :

—Baronne,—fit-il en riant,—en souvenir de moi, vous allez me promettre de conserver mon cache-poussière ; en outre qu'il est imperméable, et que vous allez trouver en cette saison de forte orages en Russie, il peut vous servir à vous déguiser encore.

Se retournant :

—Tenez ! voilà votre espion qui se dirige au télégraphe.... Il va certainement demander des instructions aux gens pour le compte desquels il travaille.... Mais je sais parfaitement tranquille.... Il faudra cet des semaines et des mois pour obtenir votre extradition.... Encore, au préalable, serait-on obligé de procéder à une nouvelle expertise médicale, laquelle prouverait que vous jouissez, que vous avez toujours pleinement joui de votre raison.... Ils s'en garderont bien.... Celui-ci va peut-être s'enhasner à votre poursuite, mais votre protecteur,—il désignait le prince Alexis Livachoff,—n'aura qu'à s'adresser au premier agent de police venu pour qu'il vous débarrasse aussitôt de ce gêneur impudement et qui ne présente plus aucun danger.

—Monsieur, fit la baronne d'une voix émue,—c'est une mère qui vous remercie en son nom et en celui de sa fille.

L'étranger s'inclina sans répondre.

Il tendit la main à Alexis....

—Aurai-je l'honneur et le bonheur de vous revoir dans la vie ?—demanda-t-il.

—Je vous le promets.

Et il disparut, en répétant par deux fois :

—A bientôt.

V

MORTE ET VIVANTE.

—Quel dommage ! Elias Tarnocki, que tu sois si coureur !...

Ces mots, à tout instant, revenaient aux lèvres lippues d'une petite femme courtaude et bombée, Anastia Tarnocki, épousée en juistes noces, il y avait de cela deux ans à peine, par le docteur Elias, lui même.

De son seigneur et maître, le comte Wladimir Palontine, le docteur Tarnocki avait difficilement obtenu un congé de vingt-quatre heures pour se rendre à Revel, où Mme Tarnocki réclamait sa présence.

Anastia, nous devons le dire, de deux années plus âgée que le docteur, ne l'avait précisément pas été épousée pour sa beauté.

Une courte masse de chair, une bombe taillée à coupe de serpe, de gros yeux ribouiant d'une façon circulaire, tout cela réuni ne constituait réellement pas ce que l'on est convenu d'appeler un gracieux assemblage de charmes.

Néanmoins, Elias s'était mis,—nous ne dirons pas sur les rangs, vu qu'il n'y en avait qu'un et qu'il se trouvait le seul prétendant à la main d'Anastia Kolanoff....

Mais le père Kolanoff, un docteur apprécié de Revel, se faisait très vieux et cherchait un gendre à qui il pût céder sa clientèle.

Elias Tarnocki venait d'être reçu docteur. Il traînait la savate dans les rues de Revel et il avait épousé la personne extra dodue d'Adastia avec enthousiasme, étant donné qu'elle apportait en dot la clientèle et les économies du père Kolanoff.

De la clientèle faisait partie le prince Démétrius Livachoff, sa maison, et, par conséquent, tout Ny-Slott.

C'est ainsi que nous avons vu le docteur Elias apparaître aux premières pages de ce récit et certifier la naturelle mort du prince Démétrius, certificat qui, de la part de Wladimir, lui valait une très forte somme.

Les affaires du ménage Tarnocki prospéraient.

Avec un client tel que Wladimir, toutes les prétentions étaient possibles.

Seulement, il fallait mettre en jeu, c'est-à-dire courir des risques ; car, pour conquérir de fortes liasses de banque, on devait devenir le complice du seigneur de Ny-Slott.

Elias, on l'a vu, ne s'y était point précisément refusé, bien au contraire ; mais il voulait prendre des précautions certaines qui lui assuraient une absolue impunité.

Néanmoins, pour plus de sûreté, le dernier grand coup frappé, il avait résolu de s'expatrier en Danemark. Il irait au bord de la côte dentelée qui comporte des habitations si charmantes.

Wladimir lui avait déjà versé le plus gros de l'affaire.

Il était venu, tout triomphant, l'apporter à Anastia, qui avait précisément empêché les liasses de billets et, avec plus d'amour encore, pressait son Elias contre son cœur.

La petite maison sur la côte de Danemark lui souriait.... Elle serait là mieux encore qu'à Revel. Et puis, Elias en la quitterait plus, et tous deux, ils seraient riches. Le docteur renoncerait à tout jamais à la médecine, au *jus impune occidendi*, et il ne serait plus appelé à tout instant auprès de toutes ces femmes qui devaient se disputer, s'arracher ses faveurs.

Aussi, Anastasi Tarnocki s'intéressait énormément au sort de la jeune comtesse Palontine.

Elle savait qu'Elias serait libre après la mort de celle ; aussi demandait-elle des nouvelles de Renée avec un palpitant intérêt.

Le docteur avait pris un air attristé, navré. Et Anastasia se croyait devoir imiter les jeux de physionomie de son époux, ce qui la rendait, encore plus que d'ordinaire, disgracieusement grotesque.

—Alors, cette chère comtesse est donc si mal que cela !.....

Elias Tarnocki secoua tristement la tête :

—Plus mal encore, si c'est possible !.. Une santé absolument perdue !..... Je ne sais réellement pas quelle vie elle a pu mener, cette femme.... C'est extraordinaire !....

—Toutes mes notions anatomiques et scientifiques sont déroutées !..... On dirait que cette femme s'est tuée à plaisir !....."

Et le misérable ajoutait :

—Comme c'est triste, Anastia !

—C'est tout à fait désespérant, Elias !

Les criminels,—c'est sans doute le cri de leur conscience qui agit en eux et malgré eux,—éprouvent le besoin de jouer une indigne comédie, alors que la galerie fait défaut, tout comme s'ils espéraient en arriver à se tromper eux-mêmes.

—Alors !.... elle va mourir !.... —demanda Anastia, cherchant, au moyen d'une friction vive, à donner à ses gros yeux une larme introuvable.

—Oh ! cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

Et Elias Tarnocki, haussant les paupières, ajouta :

—Tu peux même annoncer la nouvelle comme certaine à nos connaissances. C'est triste à dire, mais c'est une pauvre femme absolument perdue.

—Qui ! oui ! je comprends,—fit Anastia, levant désespérément ses bras boudinés en l'air,—elle va mourir d'un instant à l'autre !....

—Ce n'est même plus une question de jours.... mais bien une question d'heures !....

Et cette chère Anastia conclut :

—C'est vraiment désolant